

Prises de son

Paul Dutton et Jean-Claude Gagnon

Numéro 49, automne 1990

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/36448ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (imprimé)

1923-2764 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Dutton, P. & Gagnon, J.-C. (1990). Prises de son. *Inter*, (49), 57–59.

P R I S E S D E S O N

Paul DUTTON

Traduit de l'anglais par Jean-Claude GAGNON

On annonçait une vague de chaleur quand j'ai quitté Toronto au début de juillet pour assister à l'édition 1990 du *Sound Symposium* à Saint-Jean-Terre-Neuve. À Saint-Jean il faisait froid à vous couper le souffle et il tombait une bruine lente — une condition extrême pour l'été, même pour un climat nordique comme celui de Saint-Jean, située au même niveau que la Baie-James. Ces températures excessives sont une marque de commerce locale ; comme pour les îles en général : le jour suivant, il a fait chaud et humide jusqu'au milieu de l'après-midi lorsque les brises froides arrivèrent. Ces changements brusques de température durèrent pendant les onze jours du Symposium et se sont reflétées dans le déroulement artistique de la programmation.

Tandis que les corps se débattaient contre les climats physiques changeants, l'esprit et les sensibilités luttèrent contre les chiquenaudes venant des contrastes entre des compositions méthodiquement arrangées et de l'improvisation du travail à l'aide de l'ordinateur (MIDI) et des ocarinas de style pré-colombien.

Il y avait aussi de la performance, du théâtre, du cinéma, de la littérature, de la sculpture sonore, de la danse, du jazz, du rock et de la musique traditionnelle ; tous ces genres trouvant leur place à l'intérieur du mélange ; il y avait aussi un concert journalier de sirènes de bateau orchestrées : *The Harbour Symphony*, le « concert de klaxons de midi » comme la désignaient les documents de la programmation du symposium, liant tous les procédés dans un sens du lieu et de la continuité.

En effet, cette symphonie en tant que concept et événement, est caractéristique du symposium considéré comme une entité. Écrite pour les sirènes de tout navire se trouvant dans l'océan à un jour déterminé, orchestrée chaque jour par un compositeur différent, elle occasionne des logistiques complexes exigeant une étroite collaboration, les chronomètres et les communications par radio jouant un rôle important dans sa mise sur pied. Elle illustre les éléments disparates qui ont défini le symposium, la planification, la spontanéité, la collaboration, la spécificité du site, l'envergure internationale, la réponse du public, un sens de l'espièglerie consciencieuse et du son, encore du son...

Les réminiscences sélectives qui suivent constituent une tentative de capturer la saveur du symposium 90, dans son mélange singulier des caractéristiques mentionnées tantôt.

C'est un fait significatif que cet événement soit appelé symposium plutôt que festival (même s'il est très près du festival). Il présente autant d'ateliers que de concerts, avec quelques lectures et discussions de groupe, et comme la plupart des artistes résident dans la ville pendant toute la durée ou presque des onze jours de l'événement, cela favorise la discussion et l'interaction intellectuelle, sociale et créative. L'interaction créative est encore plus favorisée par la formule des cabarets d'improvisation, périodes ouvertes à la performance, fournissant un cadre aux artistes pour réaliser des collaborations préparées ou improvisées, résultant de contacts plus élaborés entre eux pendant la semaine et demie que dure l'événement.

Traditionnellement, le symposium a toujours présenté ce genre de rencontres, le dernier soir. Elles ont été si populaires antérieurement que la programmation de 90 a été structurée pour en inclure trois. Voici certaines alliances résultant de ces opportunités élargies : le performeur américain Michael PEPPE, dans une improvisation (satire sonore) avec le percussionniste anglais Roger TURNER ; la chanteuse/violoniste tchèque Iva BITTOVA, joignant le duo canadien de Tom WASH (trombone) et Richard UNDERHILL (saxophone) pour un « jam » intégré. Le groupe canadien Cymbali, mêlant son instrumentation disparate (électronique, bois, percussions, cornemuses) avec les « photosons micro-tonales gémissants » (les vagues de lumières sont converties en vagues sonores) du Français Jacques DUDON.

Les collaborations générées lors du symposium, ne se sont pas seulement produites dans le

contexte des cabarets d'improvisation. Jacques DUDON, que j'ai déjà cité, est compositeur, performeur et inventeur d'instruments ; il a réuni plusieurs de ces nombreux talents pour rehausser la valeur de sa performance solo prévue dans la programmation comme ce fut aussi le cas pour la canadienne Gayle YOUNG ; elle est également performeuse, compositrice et invente des instruments. Il y avait aussi Die Audio Gruppe. Ce groupe d'artistes audio allemands, sous la direction de l'artiste américain expatrié Benoit MAUBREY, se fait un devoir de recruter les membres de la communauté locale pour participer à une sorte de performance de guérilla, patrouillent les rues, utilisant les vêtements audio de MAUBREY, vêtements dans lesquels sont cousus des petits haut-parleurs et amplificateurs à piles, que le porteur nourrit de sons générés soit par un magnétophone à cassette tenu à la main ou par un instrument électronique ou un micro.

Pour le projet qu'il a réalisé spécialement pour le symposium, MAUBREY a également muni certains de ses vêtements d'un téléphone cellulaire, dont les numéros furent postés aux participants du symposium, encourageant ceux-ci à téléphoner et à produire leurs sons qui seront instantanément amplifiés dans les rues de Saint-John.

Le groupe des performeurs locaux sélectionnés pour la programmation de cette année incluait des danseurs, un poète, des compositeurs et représentants de la nouvelle musique, des groupes de rock et des musiciens de folklore traditionnel. Comme d'habitude, leurs performances étaient intégrées dans la programmation des concerts. Lors de la septième soirée, ce fait a occasionné une des combinaisons les plus excessives de l'édition 90.

L'affiche a débuté avec Dorman

RALPH, accordéoniste et chanteur, dont le répertoire comprend d'abord du matériel traditionnel comme *As I walk out one May Morning*, avec quelques nouvelles chansons dans la même veine. Après une première partie de pédorythmie (tapements de pieds) et de plaintes lentes bien reçues du public et interprétées dans les styles et formes de la musique traditionnelle britannique, il quitta la scène qui fut aussitôt occupée par le chanteur Phil MINTON et le percussionniste Roger TURNER, deux britanniques spécialisés dans un genre musical totalement différent : l'improvisation libre. MINTON et TURNER adoptent des approches communicantes quant à leurs spécialités respectives. TURNER élargit les possibilités de sa batterie au moyen d'une vaste gamme de surfaces qu'il peut frapper, des pots aux sacs de polyéthylène (incluant « un morceau de caoutchouc et quelques pierres » comme il le disait lui-même à quelqu'un de la radio, lors d'une entrevue), les utilisant pour la production d'une tapisserie complexe de textures rythmiques, polyrythmiques et arythmiques. MINTON étendit ses possibilités vocales au moyen d'une variété de tonalités, de timbres et de résonances et une texture défiant toute description ; grinçant, grondant, passant d'un vacarme buccal à un cri résonnant, extirpant des sons polyphoniques situés dans la gorge, unissant des bribes d'une mélodie provenant du Bel Canto à une fine et claire tonalité de base ou à une séquence de battements frénétiques de la joue et de la lèvre. Ensemble, les deux performeurs fabriquèrent avec ces différents éléments sonores une composition se déroulant spontanément en effets alternativement complémentaires et contrastés, selon des modes multiples (incluant l'humour), des dynamiques très variées et des nuances subtiles dans chacune des catégories. Je devine que certains admirateurs de Dorman RALPH en ont eu plus qu'ils pouvaient en supporter mais la plupart des spectateurs sont demeurés sur place pour applaudir chaleureusement.

Je suis incapable de dire si la « dynamique aéro-bruitiste » de Jean-Marc VIVENZA généra autant d'applaudissements ; j'imagine que oui car le public du symposium sait généralement apprécier. Je souhaiterais pouvoir donner mon

ALAIN-MARTIN RICHARD ET PIERRE-ANDRÉ ARCAND.



PHOTO : RAY FENNELLY

opinion mais je ne voulais pas entendre une œuvre basée sur le son des avions volant à basse altitude sur le Labrador, parce que l'annonce officielle nous invitait à nous munir de protège-oreilles, alors pourquoi en faire la revue ? Je ne vais pas en faire la revue, je vais en parler, en partie parce qu'elle introduisait certaines des caractéristiques mentionnées précédemment (l'envergure internationale, la spécificité du site, la collaboration et la réponse du public, pour ne pas mentionner le son, encore le son ; mais aussi parce qu'elle s'apparente très bien à une autre performance dans l'illustration d'une étape des plus franchies vers le constat de l'existence de contrastes excessifs lors du symposium 90.

La permission accordée par le gouvernement canadien pour les essais de l'O.T.A.N. par des avions volant à basse altitude au-dessus du territoire des Innus au Labrador. La majeure partie de la province de Terre-Neuve a en effet été une question politique très délicate.

VIVENZA, natif de la France et qui selon le programme « se range dans la tradition de l'école des bruitistes (RUSSOLO, VERTOV, GASTEV et PATRELLA) » a répondu à l'invitation du symposium en composant cette pièce, réalisée en collaboration avec le cinéaste Nigel MARKHAM, qui a pourvu VIVENZA d'une sélection de sons choisis que le compositeur a alors orchestrés. La performance fut presque exclusivement une expérience sonore avec comme seul élément visuel, la manipulation par VIVENZA de l'équipement de son ; certaines personnes m'ont affirmé que cela fut performé de manière très intense.

Lors d'une autre soirée et dans un lieu différent, (le symposium utilise plusieurs endroits de la basse-ville) Margaret REHNER, une danseuse résidant à Saint-John, a présenté une pièce qui fut aussi une expérience presque exclusivement sonore et qui fut en outre intense.

Cependant, son approche contrastait vivement avec celle de VIVENZA, employant l'autre palier du volume sonore, n'utilisant aucune reproduction sonore sophistiquée. Plutôt que d'établir un focus sonore grâce à une amplification lourde, REHNER élimina simplement tout stimulus visuel et dansa dans la noirceur totale. Toute l'attention du public était concentrée sur le son acoustique de son mouvement (les pieds nus) et à mesure que la performance progressait, de son souffle évoluant (lorsque nous l'entendions sortir de scène) en un essouffement rapide



DON WHERRY ET LAURA KIKAUKA. PHOTO : GREG LOCKE

qui parvint bientôt jusqu'au micro ; à ce moment, une unité d'éclairage capturerait une silhouette vêtue d'une robe blanche, étendue sur l'avant de la scène, se débattant brièvement jusqu'à ce que la noirceur et le silence mettent fin à la performance.

Entre les extrêmes que j'ai mentionnés (Dorman RALPH et MINTON et TURNER, VIVENZA et REHNER) il y a un éventail de genres artistiques variés représentés au symposium. Une autre paire de contrastes me vient à l'esprit car elle est particulièrement frappante : le théâtre de Tomson HIGHWAY et la performance d'INTER/LE LIEU.

HIGHWAY, un auteur dramatique canadien d'origine Ojibwa, présenta la première d'une courte comédie dont le titre était *Un Spectacle ridicule en un acte*, utilisant les techniques du théâtre conventionnel pour y mélanger des éléments provenant des légendes et contes amérindiens à des cabriolets de numéro de cirque et du mélodrame. La musique (jouée par l'auteur maquillé comme un clown, sur un clavier électronique) était en quelque sorte un rafistolage de « honky-tonk » et de vaudeville, le même type d'accompagnement que l'on associe généralement au cinéma muet. Le tout était complété par un dialogue, des costumes aux couleurs vives, d'actions parfois délirantes et de scènes séquentielles linéaires. D'autre part, la performance du collectif québécois INTER/LE LIEU (Richard MARTEL, Mona DESGAGNÉ, Pierre-André ARCAND, et Alain-Martin RICHARD) a été caractérisée par des scènes liées de manière associative, d'actions méthodiques, de costumes neutres et d'intensité muette. Leur musique était constituée du son amplifié de billes de verre roulant dans une poubelle métallique, à travers des gouttières de métal placées en sections descendantes sur les marches de quatre escabeaux de grande dimension ; à chacun d'eux était pendue une langue de bœuf par-dessus laquelle fut nouée une cravate, se balançant aux vibra-

tions créées par les billes roulantes.

Fait intéressant, autant dans le travail de HIGHWAY que dans celui d'INTER/LE LIEU, le jeu de mot avait une place prépondérante. Celui d'HIGHWAY était plutôt laborieux : « Many toed Lynn-Eileen » pour Manitoulin Island (Lynn Eileen aux nombreux orteils pour les Iles Manitoulin). Je n'ai pas immédiatement compris ce jeu de mot, il me fut révélé à la fin de la pièce. Celui d'INTER/LE LIEU était subtil, presque subliminal : les cravates placées sur les langues de bœuf impliquaient visuellement le terme : langue cravatée, la langue est utilisée ici aussi bien comme un terme anatomique que comme un synonyme du langage (la performance débuta avec ARCAND et RICHARD se cognant la tête l'une contre l'autre, en répétant en plusieurs langues la phrase suivante : « Connecter deux cerveaux est une tâche difficile ». Je n'ai pas saisi ce jeu de mot non plus mais quelqu'un me l'a fait remarquer.

Je crois que je peux maintenant formuler mon commentaire négatif : celui-ci est lié à d'autres regroupements musicaux rattachés au symposium et à une de leurs caractéristiques dont j'ai cordialement raz-le-bol. Jusqu'à quand certains artistes continueront-ils de croire que leur performance constitue leur seule chance de monter sur scène cette année ? Si chacune de ces personnes avaient étiré ses trente minutes en une heure ou plus, nous n'aurions jamais pu retourner chez nous ou au moins à l'hôtel Ship Inn pour quelques verres et de la conversation. En fait, si une seule personne monopolise la scène lors d'une soirée comprenant trois prestations, le public se lasse finalement ; lorsqu'en plus cette performance débute la soirée, cela se fait au détriment des autres artistes de même que du public, surtout lorsqu'une autre performance est prévue ailleurs plus tard. C'est plus apparenté au vieil adage « Il vaut mieux laisser le public en redemander » qu'à du simple mercanti-

lisme. » Cet abus d'hospitalité, en dépassant les limites du temps accordé, a nui à l'appréciation et au plaisir générés par des œuvres souvent d'une excellente qualité ; je m'en suis rendu compte en écoutant un enregistrement d'un des très longues performances auxquelles j'ai assisté ; j'y notai des qualités que je n'avais pas remarquées lors des concerts en direct ; cette pièce avait alors duré plus d'une heure pendant la troisième prestation de la soirée. Cette performance m'avait plu au début mais m'avait ensuite impatienté lors de ce même concert en direct.

Un auditeur qu'on surcharge est un auditeur nerveux ; il ne peut entendre réellement ; spécialement dans un contexte de festival, les performeurs qui se complaisent dans des performances/marathons ne manquent pas seulement de professionnalisme, ils deviennent impolis à un point tel que cela devient de l'hostilité déguisée.

Il existe une vieille chanson au sujet des baleines *Adieu a Tarwathie (Farewell tae Tarwathie)* incluant ces quelques mots : « There is nae a body tae sing tae the whales » (Il n'y a personne capable de chanter pour les baleines).

Au symposium cette année, il y eut au moins une personne à l'avoir fait : ce fut Kathy BROWNING, une artiste multimedia canadienne qui lors d'une croisière en bateau organisée pour observer les baleines, produisit des notes claires et aigües à la surface de l'eau ; les baleines émergent ; lançant un jet d'eau, renversant brusquement leurs nageoires, demeurant là si longtemps que cela étonna tout le monde, même l'équipage expérimenté du bateau-croisière. BROWNING savait précisément ce qu'elle faisait. Comme artiste visuel, performeur, musicienne et inventrice d'instruments, elle a antérieurement soutiré des réponses des baleines au moyen de ses téléphones d'eau (des « résonateurs de métal », remplis d'eau). Elle n'avait pas apporté de téléphone d'eau avec elle ce jour là mais il y en avait un exposé à la galerie de l'Université Memorial avec sept de ses instruments et d'autres réalisés par d'autres artistes, lors d'une exposition de sculptures sonores et d'instruments sous la direction de Gale YOUNG pour le symposium 90.

Illustrant l'enjouement sincère mentionné plus haut comme une composante majeure de l'événement, l'expo contenait des pièces fabriquées grâce à un large éventail de matériaux pouvant être

frappés, pincés, utilisés avec un archet ou soufflés pour produire des sons : des petites pierres suspendues pour faire des carillons à un bateau d'aluminium auquel on a intégré des cordes de piano et qu'on a équipé d'un micro-contact et d'un amplificateur de guitare ; des ustensiles de cuisine, une pipe de métal, un câble, du bois, du verre et des tubes de plastique constituaient aussi d'autres objets utilisés par les artistes participants ; la plupart d'entre eux composent pour leurs propres instruments et jouent également de ceux-ci aussi bien que des instruments conventionnels.

Le genre musicien/compositeur/fabricant d'instrument était bien représenté au symposium et pas seulement lors de cette exposition à la galerie de l'université. J'ai déjà référé à Jacques DUDON et à son instrument photosonique, qui convertit les vagues de lumière en vagues de son. Il y avait également Marco Antonio GUIMARAES, un Brésilien qui a créé un « arsenal » de nouveaux instruments : des gourdes d'argile (percussion), des sifflets de bois fixés sur des bulbes de caoutchouc sur lesquels on exerce une pression pour activer les sifflets ; un instrument à la tonalité élaborée, fait d'un tuyau articulé en tissu, employé comme une sorte de flûte de pan (Syrinx) géante et percussive. Aussi, une abondance d'instruments du même genre ; et encore un assortiment de batteries, de flûtes en bois et de xylophones.

Le groupe GUIMARAES (Uakti) qui a connu un grand succès populaire, performa ses compositions pour ces instruments ainsi que des pièces qu'il a adapté pour ceux-ci, de compositeurs tels que Villa-LOBOS et VIVALDI. De tels compositeurs sont associés de plus près aux instruments fabriqués par David PRENTICE, un Canadien fabricant des violons et des violes (instruments conventionnels) qu'il utilise en tant que chef de file de l'improvisation, d'une manière fort différente de la manière traditionnelle.

Pour fabriquer des instruments, l'américaine Suzanne RAWCLIFFE utilise des techniques issues d'un plus lointain passé que celles qui sont employées pour la fabrication des violons. Son exposition, présentée dans une autre galerie de la ville comprenait des instruments en céramique, des artefacts autant en arts visuels qu'en musique ; plusieurs d'entre eux ont été réalisés d'après le moule des instruments à vent utilisés par les indiens précolombiens. Sa performance était

imprégnée du même mélange d'intelligence et de sérénité qui avait caractérisé son exposition, incluant sa composition pour des instruments comme la flûte d'eau, la triple pipe et le didgeridoo (le seul instrument qu'elle n'a pas elle-même fabriqué).

L'emploi par RAWCLIFFE d'effets vocaux simultanés, habituellement situés dans la gorge, lors de son utilisation de ses instruments à vent, était l'aspect de sa performance se rattachant à une autre caractéristique dominante du symposium 90 : la voix fut très présente cette année, autant dans son emploi conventionnel ou non conventionnel, aussi bien comme véhicule solo que comme composante d'un ensemble. Certaines instances organisationnelles l'ont déjà remarqué.

D'autres artistes illustrèrent ce fait : ceci est loin de constituer un inventaire complet — Mary DALTON lisant sa poésie lyrique, accompagnée par Paul BENDZSA aux instruments à hanches ; Maja BANNERMAN avec ses monologues théâtraux (accompagnée par David PRENTICE) ; les performances vocales et non-vocales de Michael PEPPE, Peter ROSE et moi-même (Paul DUTTON) ; le chant auto-accompagné de Iva BITTOVA ; Wenda BARTLEY et sa voix traitée et pré-enregistrée lors de sa composition pour quatuor-à-cordes : les ombres s'évanouissent dans la lumière (In the light, shadows fall) ; Christopher BUTTERFIELD dans sa version d'un classique de Kurt SCHWITTERS : *Ursonate* — une marque de respect pertinente et passionnée, envers un artiste qui, il y a 60 ans aidait à établir les bases d'une approche radicale de la voix, reflétée ici à ce symposium et dans les arts contemporains en général.

C'est frais et nuageux à Toronto où j'écris ce texte ; le service météorologique m'informe que c'est chaud et ensoleillé à Saint-John où Don WHERRY et Kathy CLARK planifient le prochain symposium du son qui se tiendra dorénavant tous les deux ans ; il faut au moins ce temps pour organiser chaque événement. En effet, c'est impossible de prévoir la température deux années avant l'événement, mais si je me fie aux symposiums précédents, la programmation musicale prévue lors de la première moitié de juillet 92 sera à l'affût de différentes approches, de hauts niveaux d'habileté artistique et une attitude généralement chaleureuse, favorisant l'interaction artistique et parfois des tonnerres d'applaudissements. ○



AU BOUT DE LA 20 CALENDRIER DES EXPOSITIONS 1991

MICHEL ASSELIN

● HÉRON DANS L'EAU
● LES BOTTES DU HÉRON
DU 17 AU 27 JANVIER

JACQUES LAPLANTE

" L'INNOCENCE "
DU 7 AU 17 FÉVRIER

SYLVIE POMERLEAU

" APPELANT "
DU 27 FÉVRIER AU 10 MARS

ANDRE DU BOIS

" ALARMÉ "
DU 21 AU 31 MARS

ANDRE BERNIER

" DUALITÉ "
DU 4 AU 14 AVRIL

MONA MASSE

OEUVRES RÉCENTES :
DESSIN, PEINTURES
DU 18 AU 28 AVRIL

HEURES D'OUVERTURE :
JEUDI ET VENDREDI : 16H00 A 20H00
SAMEDI ET DIMANCHE : 13H00 A 17H00

AU BOUT DE LA 20, 107 RUE JOLY, RIVIERE-DU-LOUP,
QUÉBEC, C.P. 278, G5R 3Y8. 418 862 0258
subventionné par le Ministère des Affaires culturelles du Québec